

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 27 JANVIER 1901

No 279

## SOMMAIRE

L'Affaire Delpit, *Vieux-Rouge* — Nouvelle Condamnation, *Catholique* — Carottes Monacales, *Magister* — Chronique — L'homme Complet, *Paul Adam* — Fidèles, *Severine* — Paysage de Foule, *Octave Mirbeau* — Les Cruautés de la Loi, *Jean de Bonnefon* — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au REVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au REVEIL est TROIS PIASTRES par année.

## L'AFFAIRE DELPIT

Du moment qu'il est défendu par l'autorité ecclésiastique d'appeler cette union du nom de mariage, je suis bien forcé, par les circonstances, et pour me conformer au décret de l'autorité diocésaine, appuyée par la cour de Rome, de changer le titre auquel je croyais avoir droit, en ma qualité de journaliste. Il paraît que je me suis trompé en intitulant mon dernier article *Le Mariage Delpit*, et j'en demande bien humblement pardon à mon Ordinaire, que je n'avais nullement l'intention de blesser.

C'est pourquoi je dénomme cet article *l'Affaire Delpit*, et j'espère qu'on m'en tiendra compte en haut lieu.

\*\*\*

Depuis quelques jours, l'Affaire est entrée dans une nouvelle phase. Le dénommé Delpit, qui s'était échoué sur nos rives il y a déjà une dizaine d'années, était entré à Montréal, au service de Louison Taché, en qualité de secrétaire de la rédaction de

*l'Opinion Publique*, publiée par M. Taché. Un peu plus tard, le lieutenant-gouverneur de la Province, l'hon. J. A. Chapleau, ne pouvant trouver, je suppose, un Canadien-français suffisamment érudit pour remplir le poste de secrétaire particulier de Son Excellence, choisit M. Delpit, et le nomma à cet emploi qu'il occupa jusqu'à la fin du règne de l'ex-lieutenant-gouverneur.

L'hon. juge Jetté fut alors appelé à recevoir la succession de l'hon. J. A. Chapleau, et il abandonna sa place de juge pour aller à Spencer-Wood. Il serait oiseux de faire ici l'éloge de cet homme dont la droiture, l'esprit de justice et la bonté de cœur sont incontestables et incontestés. Il garda à son emploi la plupart des anciens serviteurs de l'hon. J. A. Chapleau, et entre autres, le sieur Delpit, qui vivait alors maritalement avec Aurore Côté, et dont il avait eu trois enfants qui sont encore vivants.

Tout allait tant bien que mal dans la boutique lorsque survint un nouveau facteur dans la personne de la mère Delpit qui arrivait de France avec ses deux filles pour contempler avec ravissement la haute position que son fils avait réussi à décrocher parmi ces crétins de Canadiens.

Epouse et belle-sœur de deux littérateurs distingués, élevée dans tous les raffinements de la culture intellectuelle, de l'art et de la pensée, Madame Delpit, mère, ne tarda pas à constater l'infériorité déplorable de sa bru et conseilla, paraît-il, à son fils de se séparer au plus tôt. Celui-ci ne demandait pas mieux, et il eut tôt fait de découvrir la fissure de son mariage.

Voilà la cause directe de cette rupture qui, de sa nature même, n'aurait pas dû être rendue publique pour sauver le prin-

cipe qui constitue la base de notre société, mis en danger en créant un précédent et en donnant un exemple qui pourrait bien-être suivi par un grand nombre de gens qui ne demandent pas mieux que de trouver un prétexte plausible pour annuler le Oui qu'ils ont prononcé il y a déjà plusieurs années.

\* \* \*

J'arrive maintenant au raisonnement que M. Delpit s'est probablement tenu à lui-même avant de demander l'annulation de son mariage.

On le dit très instruit et fort intelligent. Grâce à la haute position officielle qu'il occupait depuis plusieurs années, il s'était créé des relations parmi les gens influents, et il a cru qu'en obtenant en catimini la nullité de son alliance, personne ne s'en occuperait, et que la mère elle-même, apathique et insouciant, et de plus dépourvue de ressources pécuniaires, accepterait la situation qui lui serait faite sans dire un mot.

Mais il a mal calculé. La mère revendique ses enfants à grands cris et demande au bras séculier de redresser le jugement de l'Officialité.

Un sentiment général d'indignation soulève les laïques, et le *tolle* de tout un peuple démontre qu'on ne foule pas aux pieds impunément les droits les plus sacrés de toute une population.

\* \* \*

Depuis cette époque, M. Delpit a jugé à propos, ou on l'a forcé, de démissionner; le lieutenant-gouverneur a accepté cette démission avec enthousiasme.

Il a aussi écrit une lettre de trois colonnes dans la *Presse* pour raconter ses doléances et nous dire en substance que sa

femme lui a lancé une casserolle ou un chaudron par la tête. Ce n'était vraiment pas la peine de noter cet incident banal, et je dois dire que l'ex-secrétaire de Son Excellence n'est pas observateur, car il saurait que sur cent unions *bien assorties*, et consacrés par les autorités catholiques, au Canada, ou ailleurs, il y a au moins quatre-vingt-dix couples qui se battent et se maudissent du matin au soir et du soir au matin, jusqu'à l'époque où les aspérités des angles se soient usées par le frottement et alors ils vivent dans une paix armée relative, tout en se regardant en chiens de faïence. Il y a bien encore une explosion de temps à autre, mais au bout de quinze ou vingt ans, les deux conjoints peuvent être assimilés à deux vieux volcans qui n'ont plus ni feu, ni lave à rejeter, et ils redeviennent bons amis.

Il devrait savoir aussi, ce bon Monsieur Delpit, que, entre Irlandais, deux époux qui ne se battent pas n'ont aucune affection l'un pour l'autre, et ceci me rappelle une aventure qui m'est arrivée il y a déjà bien des années. Appelé par mon service à rentrer dans une maison de la rue McCord, j'y trouvai un mari et sa femme qui se battaient avec un courage qui ne laissait rien à désirer. Les chances étaient à peu près égales. J'eus la fâcheuse idée d'intervenir et j'attrapai une rossée en règle administrée par les deux, qui continuèrent de plus belle après m'avoir mis hors de combat. Depuis ce temps-là, je ne me mêle plus des querelles de ménage.

\* \* \*

J'ai déjà dit et je répète qu'au point de vue canonique et légal, l'action de l'Officialité est correcte et basée sur le Code Civil, mais il est temps d'apporter un remède à une loi inepte qui est de nature à ébranler

tout notre édifice social, et à multiplier les unions interlopes où le seul sacrement et le contrat ne consistent que dans le bon plaisir de l'un ou de l'autre des parties.

Modifiez la loi au plus tôt.

VIEUX-ROUGE.

Au moment de mettre sous presse, j'apprends la mort de mon vieux camarade et ami. Arthur Buies est mort à Québec, entouré des siens, à l'âge de 61 ans. Un simple devoir de gratitude s'impose à moi dans les circonstances, celui de lui dire adieu et de lui envoyer dans l'au-delà un remerciement ému pour toutes les bontés qu'il m'a prodiguées, et surtout pour les leçons qu'il m'a données, car je dis hautement que si je suis en état aujourd'hui d'écrire une phrase en français, je le dois à cet excellent ami.

A la semaine prochaine.

V. R.

## NOUVELLE CONDAMNATION

Il semblerait que l'Ordre Indépendant des Forestiers faisait une concurrence désastreuse à la Société des Forestiers Catholiques, puisque l'évêque de Charlottetown, un monsieur McDonald, a jugé à propos de défendre à ses ouailles d'en faire partie "sous peine d'être exclues des privilèges que l'Eglise accorde à ses enfants."

Monsieur McDonald a suivi l'exemple de ses collègues de Québec, et ne donne aucune raison, plausible ou autre, pour expliquer cette censure appliquée à tous les membres de l'Ordre Indépendant. Plusieurs des affiliés ont déjà payé des sommes considérables; les bénéfices qu'ils reçoivent au décès sont une garantie pour la veuve et les orphelins; l'organisation de la

société est parfaite, et elle offre toutes les sécurités désirables.

Que peut-il donc y avoir dans la constitution de l'Ordre qui puisse motiver une condamnation aussi formelle? C'est ce que nous tâcherons de découvrir au plus tôt.

Voici l'entrefilet publié par l'*Impartial*, de Tignish, N. E.

Monseigneur condamne cette société comme anti-catholique et défend strictement à tous les fidèles sous sa juridiction de s'y enrôler, et commande de la manière la plus formelle aux catholiques qui en font déjà partie de s'en retirer immédiatement, sous peine d'être exclus des privilèges que l'Eglise accorde à ses enfants, tels que l'absolution, la participation aux sacrements, etc.

En un mot, toute personne qui appartient à la société des Forestiers Indépendants ne peut désormais, selon la décision de Monseigneur McDonal, être considérée comme étant en communion avec l'Eglise catholique.

Vous voyez, c'est formel et cela nous rappelle bien les mandements de feu Ignace et de feu M. Fabre.

L'Ordre des Forestiers Indépendants compte un nombre considérable de sociétaires à Montréal et dans toute la province de Québec. Si nos évêques raisonnent d'une manière logique, ils sont forcément obligés de suivre leur confrère de l'Île du Prince Edouard et de lancer, eux aussi, leur petit mandement contre la société, à moins que les motifs de M. McDonald n'existent pas ici.

Mais, au besoin, on inventera un prétexte, et en avant la grosse caisse.

CATHOLIQUE.

### LA CAUSE SUPPRIMÉE.

La pèleur, les boutons sur la figure, le bistre autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD font disparaître la cause et l'effet.

## Carottes Monacales

Nous sommes descendu dans notre mine (on remarquera que la surface de vaste champ d'exploitation est à peine effleuré) et nous en avons extrait les renseignements suivants sur une institution qui fleurit à Montréal, et dont l'objet est l'instruction de la jeunesse.

Les révérendes dames qui gèrent cette usine sont les sœurs de Ste. Croix et des Sept Douleurs.

Malgré les 54 années d'existence de cette communauté, elle n'a pas pu atteindre encore le chiffre d'élèves recrutés par les révérendes dames de la Congrégation, et celles des Saints Noms de Jésus et de Marie, mais elle est tout de même prospère, et quoiqu'elle ne soit pas espagnole, soyez tranquille, elle grandira.

Voici les chiffres tirés du *Canada Ecclésiastique* :

Religieuses professes.....	294
Novices.....	66
Postulantes.....	40
Etablissements.....	31
Elèves.....	9,450

Pour des débutants, pour ainsi dire, on peut affirmer que ce n'est pas trop mal.

En gardant toujours la même proportion et les mêmes chiffres que nous avons donnés pour les établissements précités nous arrivons encore à un joli montant, que l'on peut décomposer de la manière suivante : 4,500 élèves pensionnaires à \$150 par année, \$675,000 ; 4,950 externes à \$10 \$49,500, un total de \$724,500.

Ajoutez maintenant ce dernier chiffre au petit tableau ci-annexé, et vous verrez qu'à la fin de la nomenclature, le montant total de l'argent prélevé tous les ans sur les canadiens est fabuleux.

Congrégation Notre-Dame..	\$2,500,000
Sœurs des SS. N de J. et M.	\$1,250,000
Sœurs de Ste Croix.....	\$724,500
Total.....	\$4,474,500

A la prochaine institution.

## CHRONIQUE

Nous remercions *l'Avenir du Nord* d'avoir fait sa soumission à l'autorité épiscopale. Pour le moment, le RÉVEIL est suffisant pour faire la police des mœurs ecclésiastiques. Lorsque nous ne pourrons plus suffire à la tâche nous demanderons de l'aide. En attendant, laissez-nous seuls et n'empiétez pas sur notre terrain.

\* \* \*

L'Union Franco-Canadienne, sous la direction de M. L. G. Robillard, vient de donner un signe non équivoque de sa vitalité et de sa prospérité en transportant ses quartiers-généraux dans une des salles les plus spacieuses de la nouvelle bâtisse de la *Presse* au coin de la rue St. Jacques et de la Côte St. Lambert.

Succès à cette société si éminemment canadienne.

\* \* \*

Si vous désirez ce qu'on peut se procurer de mieux en papeterie et en fournitures de bureau, allez rendre visite au magasin de MM. Morton, Phillips & Cie, rue Notre-Dame. Les ventes de Noël et du Jour de l'An avaient créé un vide sensible dans les rayons, mais les importations nouvelles n'ont pas tardé à le combler, et comme toujours d'ailleurs, le stock est varié, bien choisi et considérable.

\* \* \*

M. Parent, n'oubliez pas qu'il vous incombe un devoir sérieux. Vous êtes placé à la tête des affaires de la Province de Québec en qualité de premier-ministre. La réforme de l'éducation primaire s'impose et vous avez promis cette réforme. Tenez votre promesse. Abolissez le Conseil de l'Instruction Publique et créez un ministère de l'éducation en nommant un titulaire à poigne, qui ne craindra pas de mettre la cause sacrée de l'éducation dans une vie nouvelle et progressive.

---

### IL FAUT LES DEUX.

La foi sans le BAUME RHUMAL ne pourra pas vous guérir de votre enrouement. 130

## L'HOMME COMPLET

Le premier matin de l'an, je prétendis aller rendre mes devoirs aux ancêtres, du moins à leurs images que le Louvre contient. Une pancarte mise à la porte m'apprit que je ne pouvais faire ma visite, le palais étant interdit au public. Au premier janvier, on en défend l'accès, comme si les quelques dates fériées adjointes aux cinquante-deux dimanches ne pouvaient légitimement devenir l'occasion d'admirer les chefs-d'œuvre pour les travailleurs retenus trois cents et des jours devant l'établi, le comptoir ou le pupitre. On ferme les musées, mais on laisse ouvrir les bars. L'application d'une règle inverse servirait mieux l'intérêt mental de la nation.

Je ne pus donc parcourir à mon aise les salles récemment allouées aux personnes de la cour des Valois, que peignirent, durant le seizième siècle, les trois Clouet, père, fils et petit-fils. Pourtant ils y font paraître de façon magnifique la santé de leur art, qui perpétue les physiques de ces maigres gentilhommes aux barbes en pointes, aux fronts découverts et bossués, aux teints bleuâtres, aux mains squelettiques et aux jambes longues dans les chausses bourrelées, aristocratie malingre que la bile jaunît par-dessus les grosses fraises des collerettes. La haine, l'envie et la rancune, la méditation du crime paradent sur ces faces angulaires. C'est l'époque où la dague s'insinue entre les côtes du promeneur au moment de contourner la borne, sans qu'il ait entendu glisser la semelle du spadassin. Henri IV mourut de cette tâche. Les Mignons portent les moustaches hérissées du chat guetteur et cruel. L'escrime alors, est un art à l'apogée. Il faut l'apprendre tôt, si l'on tient à vivre quelque peu. A peine hors les jupes de la nourrice, l'enfant s'essaye à tenir le fleuret, car tout à l'heure, sur la route, tel escogriffe, par simple manière de farce, dégainant sa rapière, fera mine de lui chatouiller les côtes et rira s'il le perce prestement. Montaigne dut, à Rome, servir de second à un proche : témoins et adversaires, à peu près inconnus les uns des autres, entament un triple duel, sans raison, pour la joie féline de se griffer dangereusement avec les pointes de leurs fers.

Dans l'officine de l'herboriste, les dames choisissent les poudres vénéneuses, les gants imprégnés de poison. Léonora Galigai regardera bientôt se crispier en hurlant le chien qu'elle abreuve de son douteux élixir. Charles IX écoute discourir la petite tête coupée ensanglantant l'hostie qu'un prêtre consacra dans le sexe d'une fille nue en étal sur l'autel : et le roi garde de ces horribles études un frisson qui l'agitera jusqu'à la mort. Dans le cauchemar de son existence se répètent les cris des huguenots égorgés, noyés, tandis que sonne le glas de la Saint-Barthélemy. Cependant Alexis et Corydon s'aiment en vers latius, échangent leurs boucles d'oreilles et leurs bagnes héraldiques. Les femmes récitent des strophes grecques à leurs galants érudits, qui savent les poèmes entiers d'Ovide, et y puisent des exemples de séduction. L'antiquité triomphe. Nul ne discuterait la sentence de Cicéron, le proverbe d'Horace, l'allégation d'Aristote. Les débauchés organisent leurs orgies sur le modèle de celles que Suétone reproche à Néron et à Tibère. On revêt l'enblémature des faunes au moyen de chaussettes en peau de bouc, afin de se ruer sur les filles qui viennent à la fontaine des Innocents puiser l'eau du soir. Une extraordinaire intelligence anime beaucoup de cerveaux. On prévoit tout de la médecine, de la chimie, de l'astronomie, de l'agriculture, de la navigation, de la stratégie, de la céramique. Ronsard chante. Marot raille. La Béotie invente l'amitié. François de Salles méditera l'inimitable psychologie de son *Introduction à la vie dévote*. La vie est intense, à la fois cérébrale, instructive, passionnée, cupide et mystique.

Et voici le visage.... Un jeune homme à petite barbe jaunâtre ; son teint blême est troué d'yeux clairs et surpris ; sur sa tête rasée une toque de velours penche ; il ressemble, trait pour trait, à quelque vendeur de nos bazars modernes. Il en est de même dans tous les cadres. On dirait que les personnages en pourpoints côtelés quittèrent pour la pose devant le peintre, à l'instant leur jaquette de comptable, le veston de l'électricien, la tunique du sergent, la blouse du typographe. Ces messeigneurs aux noms historiques diffèrent très peu, quant au visage, de nos types

bourgeois actuels. Poussant la porte d'une taverne, au boulevard, nous saluerons des physionomies identiques malgré le col anglais, et le chapeau melon qu'on portait d'ailleurs à la date de Moncantour. Il apparaît que cette aristocratie vécut, il y a trois ou quatre cents années, dans les corps et et sous les mines de nos travailleurs citadins. La gouaillerie même de nos ateliers anima sans doute les gaietés de leurs moqueries. Les rancunes de nos rues allumèrent leurs yeux malins. Avec les plaisanteries de nos mitrons, ils durent se provoquer dans les blancs vestibules des châteaux de Touraine et de Gascogne. La verve libre, triviale et spirituelle de Clément Marot, de Mathurin Régnier traduit assez bien cette similitude. Les plus fins de ces gentils-hommes ressemblent comme des frères à nos étudiants de la province. Car la solennité de Versailles ne compose pas encore l'air et l'allure grands. Henri IV est un soldat luron que réjouit l'espoir odorant de la poule au pot, et, pour ce philosophe de bivouac, "Paris vaut bien une messe."

Ce n'est pas que des âmes hautes et pensives n'aient fleuri vers ce temps d'esprit audacieusement instruit. Mais, en nulle autre époque, l'homme ne fut plus complet. Aux joies intellectuelles, aux joies instinctives, aux élans des passions, il voua son avidité protéenne. Il faut relire le *Saint-Cendre*, de Maurice Maindron, avant que de faire visite en cet admirable salon du Louvre où toute la puissance de la vigueur française s'épanouit en humeur créatrice, dans les portraits du seizième siècle. Il faut y suivre *Blancador l'Avantageux*, y jouir de son extraordinaire vie qui débute en 1589, grâce à l'art opulent et sûr de l'auteur, pour se nourrir de la moëlle ancestrale, digérer ses origines, comprendre les souvenirs confus de l'hérédité qui meublent notre inconscient. Aux mêmes salles du Louvre, Philippe de Champaigne a fait survivre d'expressives et fortes images, bonnes pour illustrer l'œuvre de M. Hanotaux, qui restitue à l'histoire l'étonnante vérité de Richelieu. Celui-ci encore fut un caractère complet, fils des précédents. Lettré pour instituer l'Académie, straté-

giste pour assiéger La Rochelle et forcer le Pas de Suze, vindicatif contre ses adversaires de cour jusqu'à les mener inexorablement sur le billot ; politique sans pareil pour achever la tâche de Louis XI, la totalisation de la France, pour jeter les ennemis naturels de sa race dans la guerre de Trente Ans, et les achever avec ses forces fraîches quand ils furent épuisés par cette lutte épique ; enfin, voluptueux, sagace et raffiné entre les complaisances de plusieurs amies ardentes et jeunes. L'homme complet du seizième siècle subsiste encore sous sa pourpre cardinale, y triomphe et y meurt.

Au milieu du dix-septième, commence la spécialisation des caractères. Le guerrier, c'est Turenne le réfléchi, ou Cordé le bouillant ; le savant, c'est Pascal ; le politique, c'est Colbert ; le littérateur, c'est Racine. Chacun se cantonne dans sa partie. Aux camps, aux jardins de Port-Royal, aux logis de la rue parisienne, dans les galeries de Versailles, le capitaine, le janséniste, le poète et le roi se différencient à l'extrême. L'esprit de Byzance, introduit par la propagande italienne des Médicis, l'emporte enfin. Louis XIV renouvelle la royauté quasi divine des Commènes ; et Colbert installe le particularisme des fonctions sur le modèle des dignités que les hérauts proclamaient dans l'hippodrome de la ville de Constantin. Le goût de l'érudition fléchit dans les intelligences qui ne font point profession d'instruire. La Bruyère va pouvoir écrire les portraits de ses contemporains, en les livrant chacun sous un type très précis et qui se limite, comme celui du Distrain. Molière, à son tour, exagèrera l'étrange de ces âmes rétrécies autour d'une seule passion : l'Avare, le Bourgeois, la Précieuse, Tartufe. L'homme cesse absolument de favoriser l'ensemble de ses tendances. Il les atrophie au bénéfice de la principale, et, de celle-ci son orgueil crée, pour soi, un décor. Loin de l'ironie charmante et savante en quoi Rabelais, Montaigne, Marot, Régnier embrassèrent les apparences totales du moule, Corneille édifie de solennelles architectures morales, clairement équilibrées, flanquées de l'aile gauche Passion, de l'aile droite Devoir ; puis il trace, devant cette façade magnifique et

nue les jardins rectilignes de sa rhétorique à syllogismes éloquents. Les portraits de Lebrun consacrent uniquement la noblesse théâtrale de l'attitude, au centre de draperies en nuages, qui signifient les atmosphères divines de l'Olympe, seules dignes de ses héros à perruques. C'est le temps du plus seyant costume masculin qui fût jamais porté par Vadius et Léandre. Mais Mme de Montespan ignore le latin que savent parfaitement les dames de la Renaissance. Elle est simplement la Favorite, comme Ménélaque est le Distrain et Harpagon l'Avare. Au commencement du dix-huitième siècle, l'homme complet a disparu, en tant que type moyen de l'élite ; il est un caractère d'exception.

Les philosophes à la Jean-Jacques, les sensibles, les roués, les adeptes de l'illumination allemand, les philadelphes américains et français, donnent, tout à l'intellectualisme, au sens métaphysique de la justice. Point de gentilhomme caouonnier qui ne boute le feu en pensant servir les espoirs de l'homme sensible. Les bibliothèques et les cabinets de physique tiennent tout l'espace du plus humble manoir. Jean-Jacques n'osa point, jusqu'à un âge avancé de sa jeunesse, trousseur les filles qui l'en priaient des yeux, du sourire et du geste. Panurge était bien mort, et Casanova n'appartenait point à l'élite, mais à la tourbe des aigrefins.

Ce particularisme de la spiritualité sensible amena l'apogée de la spécialisation : le particularisme militaire de Napoléon, qui encastra la nation dans l'armée.

Aux pages de son *Manuel de la Littérature française*, M. Brunetière, de qui l'on connaît les préférences touchant les règles de l'art, se demande, néanmoins, si la vie de la nature n'est pas le désordre, reproché presque toujours au génie évocateur des grands maîtres, tels Goethe, Shakespeare, si le désordre ne s'impose pas, nécessité pour quiconque désire embrasser toute la vie dans son œuvre, ou du moins pour qui prétend communiquer ses impressions les plus généralisatrices. C'est un problème à peu près insoluble. A ce compte, le seizième siècle eut plus de génie ; le dix-septième plus de talent. L'ordre et l'analyse, le désordre et la synthèse se



développent parfois de concert. Nos pères ont qualifié de classique le dix-septième siècle parce qu'il sut établir des catégories dans la manière touffue du seizième ; parce que ces catégories étaient propre à conseiller nettement la moyenne des intelligences modernes qu'eût ébauchées la forme diffuse de l'époque antérieure. Cette méthode porta ses fruits. Un grand effort d'analyse fut tenté par le dix-huitième, puis par le dix-neuvième siècle, qu'inaugura la classification des sciences, établie sous l'influence d'Auguste Csmte. Prototype du génie moderne, Pasteur dut à l'analyse méticuleuse des éléments biologiques la merveille de ses découvertes, qui modifieront l'existence des peuples : car il se prépare des miracles dans le laboratoire de la rue d'Ulm. Peut-être le travail de mise en ordre, de spécialisation, entrepris par les contemporains de Louis XIV, fut-il, dans les espoirs de la nature, le début de l'œuvre qui, en trois siècles allait aboutir à l'acquisition par l'esprit humain des forces secrètes et formidables, auparavant cachées parmi les mystères de la transformation organique. D'abord, Proud'hon analysait les puissances de la collaboration sociale. Et Flaubert vint. Entre les visages de saint Antoine et de Bouvard, de Salammbô et d'Emma Bovary, il accrocha l'unique, l'éblouissante image de l'évolution des pensées et des sentiments humains successivement fleuris aux bords de la Méditerranée, de l'Orient carthaginois et alexandrin, jusqu'à l'Occident français, au cours de vingt siècles. Pasteur fut le génie de l'analyse, Flaubert celui de la synthèse. Ils demeureront les deux cariatides qui soutiennent le tombeau du siècle fini.

Bien que l'existence de Flaubert se soit vouée aux seules spéculations de l'esprit, la diversité même de ses études, le manque du caractère d'homme complet. Histoire, religion, philosophie, sentimentalité, stratégie des mercenaires, sciences positives de Bouvard et Pécuchet, politique de Honais, mysticisme de Saint Julien, voluptés singulières des hélésiarques, il a tout vécu par l'effort de son cerveau prodigieux. Il importe peu que l'action ait été littéraire plutôt que physique. En lui, l'homme complet du seizième

siècle ressuscita. Il semble anticiper par là sur l'ère future, où les entreprises de synthèse, sans doute, rassembleront les efforts des spécialisations et restitueront à l'homme de France ce caractère d'universalité, si patent dans les vies d'un Montaigne, d'un Marot, d'un Agrippa d'Aubigné, pour le réel, d'un Saint-Cendré et d'un Blancador pour l'imaginaire de l'art. Après avoir rendu visite aux ancêtres, que les trois Clouet peignirent, entrez, je vous prie, dans la première taverne, dans le premier théâtre : vous reconnaîtrez les mêmes figures, avec les mêmes mines pareilles, naïvement avides, graves et malicieuses. L'esprit généralisateur de Gustave Flaubert commença à vivre derrière tous les jeux inquiets et penseurs. L'homme complet d'aujourd'hui ressemble à son aïeul du temps des Valois. Ce sont les physionomies aux têtes rasées, aux barbes en pointe, aux yeux surpris d'ignorer moins : et cette élite des travailleurs citadins règne plus certainement que les seigneurs du Louvre sur la France. Une société a remplacé l'autre et qui lui ressemble comme une sœur ; mais l'envie, la haine, la cruauté, le besoin de sorcelleries sanglantes, tous les défauts survivant jadis à la ruine du moyen âge se sont atténués, notre haine se satisfait avec des criaileries électorales et des pugilats de réunion publique ; nous consultons seulement d'innocentes somnambules dans les roulottes et de la foire ; c'est à peine si, de loin en loin, quelque légataire besogneux laisse découvert le Choubersky dans la chambre d'un parent riche et malade ; si quelques amants se tuent l'un l'autre ou se défigurent au nom de l'amour passionné, l'analyse et la spécialisation des travers a prémuni l'élite contre leur force novice. Il ne lui reste plus guère que le physique du seizième siècle et sa curiosité de tout vivre. Ce peut devenir la vertu du nouvel homme complet.

PAUL ADAM.

---

#### POUR GUERIR LES MAUX DE TÊTE EN PEU DE TEMPS.

Employer les PILULES de LONGUE VIE du  
CHIMISTE BONARD.

## FIDÈLES

Voici que, de nouveau, se déchaînent les amosités, les passions : l'ombre du Mont-Valérien se projette sur la ville aussi large que l'ombre du Sacré-Cœur... Les humains, fous à lier, plutôt que s'aimer et s'entendre, se ruent en cannibales les uns sur les autres.

Au pays noir, au pays jaune, les charniers empestent l'air ; ce ne sont même plus les loups, mais les chiens qui se chargent de la voierie, et de supprimer les cadavres. Leur instinct, si monstrueux soit-il à nos délicatesses de "civilisés", s'affirme encore supérieur, par le résultat, au fruit de nos actes. Nous faisons des morts : ils les mangent ! Nous infectons des territoires : ils les assainissent ! Et si notre barbarie s'efforce d'en faire des complices pour le combat de créer, ainsi qu'en taoumaohie, des animaux nuisibles ; de pervertir, en un mot, le "frère inférieur", il se rachète, infirmier, au service des ambulances.

Pour l'argent, on s'entretue ; pour rien, on égorge : ce temps pue le métal et le sang à plein nez ! Des fillettes de huit ans éventrent des bébés à coups de couteau ; nos rois du surin ne sauraient encore se marier, légalement, sans le consentement de leur papa.

Dans l'ordre sentimental, nous avons la "bataille des sexes" : chacun tirant sur le lien d'airain, la chair meurtrie, l'âme en révolte, l'injure aux dents, la haine aux yeux !

Il semblerait que les flancs d'Eve ne puissent plus tressaillir que de répulsion envers le maître trop longtemps subi, dont la main fut trop lourde et le joug trop injuste. Après la trêve des amours printanières, c'est, tout de suite, le recul, le malentendu, la brouille. S'il y a des reprises, c'est comme dans un duel... jusqu'à ce que le plus faible ou le féroce gise à terre à bout d'existence !

La galerie assiste, fait kss, kss, se repaît des agoisses, s'emploie à les aviver — en vent aux couples persistants, qui la privent d'un spectacle favori.

Quiconque n'est point "comme les autres",

donc outrage par le contraste, est en cible aux flèches, en bût aux crocs ! C'est l'ennemi public qu'il faut amoindrir, si on abat ; dont il sied d'exterminer l'influence, d'écraser le cœur ! Il semblerait que les pierres, d'elles-mêmes, se levassent d'entre leurs alvéoles pour lapider le Juste... celui qui, parmi la huée de la ménagerie, cherche à discerner le cri de la conscience, le chant de l'idéal, l'hymne de la foi !

...Si pour nous "reposer", comme disait Daudet, nous regardions dans la nature, vers les bêtes.

\* \* \*

Justement, une grosse enveloppe bleue est là, sur ma table, arrivée de ces derniers jours.

La décachetant, j'y ai trouvé une grosse boucle de crins soyeux, liée d'un velours grenat, et une carte de visite où se lisaient quelques mots.

C'est "quelqu'un" qui vient de mourir ; sous une forme superbe et périssable, une étincelle d'intelligence qui s'est envolée a fait retour au foyer commun, à l'astre invisible dont on pressent l'irradiation.

Ce "quelqu'un-là" fut célèbre ; aura, par louange ou par blâme, se place dans l'histoire. On lui montra le poing, on lui tendit des fleurs ; il parut un moment que sa selle pourprée, comme la barque du Rubicon portait César et sa fortune..

Tous s'abusaient : ceux qui espéraient, ceux qui redoutaient. Elle ne portait qu'un amant et sa tendresse, du Capitole au tombeau ; qu'un passionné à la barbe blonde en mal d'aimer une S...le parmi la foule : de la préférer à tous, et de ne point lui survivre !

Pauvre Tunis ! Le voici mort, non point dans les flammes, grâce au ciel, comme on l'avait cru il y a quelques années, mais sur la litière où le coucha l'âge, dans la paix des champs.

Je n'avais point vu son triomphe ; seul, le portrait de Debat-Ponsau m'en avait donné le reflet, dans le grand salon incarnadin de la rue Montoyer, quand, vieilli de dix ans, vouté comme un vieillard, au retour du cimetière (où à huit lieues de Paris — dont moi, pas boulanger et qui m'étais tenue à l'écart volontaire,

ment depuis bion des mois — nous avons mené son amie) Georges Boulanger pleurait.

Bien peu après j'y revenais, dans la maison d'exil, où s'érigeait le second cercueil, entre les cierges et sous les fleurs, dans la chambre aux tentures bleues. Et quand tout fut fini, alors qu'on déclouait les draperies funéraires du seuil désormais sans maître, je traversai la petite cour et m'en fus vers l'écurie.

Ah ! l'air d'inquiétude du bon cheval ; sa façon évidente de flairer la mort, dans l'espace, comme un ennemi ; la tristesse de son hennissement ; la douceur de ses yeux !

Celui-là avait aimé sans intérêt, sans gloriole, sans espoir de prébende, du seul élan de son être ! Il n'avait ni hésité, ni failli, ni trahi ! Il avait été un aussi fidèle compagnon dans la défaite que dans la victoire, sur le sol étranger que sur l'aire ministérielle !

Aussi il avait été légué à l'ami le plus immuable : M. Louis Barbier.

J'embrassai les naseaux de velours, je flattai l'encolure où la crinière de ténèbres mettait comme une chevelure de femme.

— Adieu, Tunis !

Jupiter, Athos, Porthos s'en furent au gré des eubères ; Tunis s'en fut vers les prairies.

De cette boucle que voici je distrairai la moitié pour la tombo d'Ixelles, à mon premier voyage là-bas. Je la mêlerai aux tresses de perles d'une couronne... et l'âme de Tunis hennira d'allégresse dans les champs du paradis !

\*\*\*

Une autre âme de bête, plus tard, l'ira sûrement rejoindre : celle de ce danois dont l'aventure m'a vraiment remué le cœur.

On l'avait mis en pension chez un garde-chasse ; mais doux, câlin, il ne se pouvait guérir de l'humeur vagabonde. Il disparaissait, reparais-sait, malgré les corrections ; nomade irréductible, incurable bohème.

Alors, exaspéré, l'homme condamna la bête à mort. C'était dans la Marne. Il mena l'animal au fleuve ; l'embarqua ; lui attacha une grosse pierre au cou ; le précipita dans les flots.

Avec ses dents puissantes, avec l'énergie de la

créature qui veut vivre, le chien rongea la corde, remonta à la surface.

Le "gardien" veillait, s'aguichait au jeu. Il saisit l'aviron, et, de toute sa force, l'abattit sur le crâne du malheureux animal.

L'eau se teignit de rouge....

Malgré cela, ne "voulant" pas croire à la cruauté humaine la victime revint vers la barque.

De nouveau, le bras meurtrier se leva.. Mais l'élan était mal calculé. Le geste emporta le reste. Un grand floe : et un rond dans la rivière au centre duquel un noyé se débat !

Et le chien, son pauvre front saignant hors de l'eau, se rapproche, saisit son bourreau, l'emmène vers la rive, sauve enfin celui qui, par deux fois, venait de tenter de le détruire !

Je ne sais rien de si profondément touchant que cette action. Combien, de notre espèce, en auraient fait autant ?

On peut presque conclure pour la négative..

Mais le résultat merveilleux entre tous, est moins peut être encore cette magnanimité de la bête envers l'homme, que la conversion de l'homme par la bête ; la révolution opérée en cet esprit farouche, par l'exemple, par l'effet, de cette bonté simple et sans raisonnement.

On dit que le garde-chasse a voué un culte à son camarade. C'est naturel. Mais je suis bien sûre aussi que, désormais, la bonté est instaurée dans le cœur qui l'ignorait ; que des compréhensions, des pitiés, des méditations imprévues ont pénétré dans le cerveau fruste—par la grâce de ce chien, cet homme ne fera plus souffrir, sera un miséricordieux !

C'est là ce qui est beau. Soyez donc louées, ô bêtes qui nous donnez, en cette ère lugubre, des leçons d'humanité !

SEVERINE

#### SAGE PRECAUTION:

Quand on sort de bon matin par un temps froid et humide, on est sujet à s'enrhumer. Prenez une dose de BAUME RHUMAL en rentrant si vous vous sentez la gorge embarrassée. 133

## Paysage de Foule

C'était la veille de Noël. Contrairement aux poèmes des poètes et aux images des chromolithographes qui veulent que, ce jour-là, le ciel soit couleur de plomb, les maisons et les jardins couverts de neige, les pauvres gens grelottants de froid, il faisait un soleil chaud et gai... un bon soleil qui dorait les maisons et les visages et qui caressait le dos des petits vieux assis sur les bancs de la promenade, en face de la mer... Les rues de la ville de C... étaient pleines de lumière, et les promeneurs y circulaient lentement, paresseusement, par groupes familiaux, parés de leurs beaux et ridicules habits des dimanches... Les ateliers chômaient, les boutiques resplendissaient... l'air charriait partout des odeurs d'oranges et de bois verni... Fleurs plus riches, bijoux plus faux, friandises plus rares, les vitrines, somptueusement décorées, offraient avec plus de pompe, plus d'éclat, plus de malice que d'habitude leurs tentations différentes et répétées... Ce n'était pas de la joie — car la joie n'est jamais parmi les foules, surtout parmi les foules en fête — c'était quelque chose de grave et de recueilli, de presque austère, dont on surprenait l'expression silencieuse dans les regards en arrêt devant les guirlandes de dentelles, les soies drapées, les écrans étincelants, les architectures de fruits confits et les petits cochons de lait gras, roses, lisses, chanoinesques, mollement couchés, une rose au groin, sur un lit de feuillages et de gelées multicolores, précieusement ornementales... Et chacun, bras dessus, bras dessous, poursuivait un profond rêve intérieur, selon la dominante de sa sensualité...

Très élégante, très jolie, une femme descendit de sa voiture devant la boutique d'un confiseur. C'était une dame étrangère à la ville, mais fort connue d'elle, car elle venait tous les ans, demander au climat de C... et à son existence tranquille une santé que Paris, avec ses hivers tourmentés et boueux, lui refusait. Riche et généreuse, propriétaire, sans ostentation, d'une villa dont les jardins étaient célèbres et où les pauvres savaient, aux heures de détresse, trouver un bon accueil, on l'aimait. ou plutôt on la

respectait à cause de son luxe et des dépenses qu'elle faisait dans le pays... Mais elle intriguait les gens par ses habitudes, qui n'étaient pas celles de tout le monde. Elle apportait, dans cette petite ville extrêmement bourgeoise, un parfum exquis de liberté, un individualisme original et charmant, un souci de vivre pour elle et non pour les autres, bien fait pour troubler les habitants, encroûtés dans la crasse des préjugés anciens et des traditions périmées... Et puis, n'était-elle pas mariée à un Juif ?

Elle entra dans la boutique, déjà pleine de monde. Cette boutique, fort renommée, où le marchand accumulait les imaginations les plus bizarres, scènes en sucre, anecdotes sentimentales en bonbons, terribles histoires militaires en fruits confits, était le point de mire de toutes les curiosités en balade... On venait là comme à une représentation de théâtre, comme à un panorama. Des foules, constamment, stationnaient devant cet étalage, s'y succédaient, tout le jour, encombrant cette partie du trottoir, et, malgré les efforts d'un homme de police pour le dégager, rendant la circulation difficile. Tout à coup profitant de l'inattention générale et ayant aperçu sur les coussins de la voiture, probablement oublié par la dame, un joli petit sac de velours à monture d'or, un être lamentable, une sorte de mendiant décharné, la peau toute jaune, couvert de guenilles, fit le geste de s'en emparer... Mais le cocher, s'étant retourné à ce moment précis, poussa un grand cri :

— Au voleur !... Au voleur !...

La foule, en extase devant la vitrine, s'était aussi retournée à ce cri... Subitement, toutes les faces s'étaient crispées, une lueur d'hébétéude, farouche, et presque d'épouvante, dans les yeux...

— Quoi ?... quoi ?... hurla la foule...

Le cocher, terrible, la bouche mauvaise. répéta :

— Au voleur !... au voleur !...

Quelqu'un demanda, en montrant le poing :

— Quel voleur ?

— Où est le voleur ?... fit un autre, dont les yeux arrondis exprimaient la haine et la peur.

Tous se mirent en état de défense, et, tous, d'une même voix unie et fraternelle, crièrent :

— Où est le voleur ?

— Là !... Là !... C'est lui !... indiqua le cocher.

Et, du bout de son fouet, il toucha la face décharnée du mendiant.

Aussitôt, celui-ci fut entouré, cerné. Quarante poings se levèrent sur lui... Vingt bouches lui jetèrent, comme un vomissement, l'injure au visage :

— Il a volé !... Il a volé !...

— Quoi ?... quoi ?... Il a volé quoi ?

— Le commissaire de police !... le commissaire de police !...

Justement, le commissaire de police se promenait dans la rue, avec sa famille... Voyant un rassemblement, des poings tendus, des faces crispées, il s'était élancé...

— Qu'est-ce qu'il y a ?...

— Il a volé !... Il a volé !...

— Qui a volé ?

— Le voleur, parbleu !...

— Où est-il ?

— Le voilà !... le voilà !...

— Il a volé quoi ?...

La foule ne savait pas. Le cocher, très digne, expliqua :

— Il a volé le sac de madame !

Et, du bout de son fouet, encore, il montra le petit sac, qui, navré de tant de bruit, se dissimulait dans un coin de la voiture, honteusement...

— Ah ! ah !... fit le magistrat, très grave... c'est abominable !... Qu'on l'empoigne !...

Qu'on empoigne le voleur !... A la prison !...

— A la prison !... oui... oui ! à la prison !...

La foule battit des mains, transportée de joie vengeresse.

A ce moment, la dame élégante sortait de la boutique. Elle s'arrêta sur le seuil, étonnée, inquiète de cette agitation... Elle en demanda la raison... On l'acclama... quelques chapeaux, en signe de triomphe, dansèrent au bout des cannes levées.

— On l'a pris !... on l'a pris !

— On a pris qui ?... interrogea la dame.

— Le voleur !... le voleur !...

— Quel voleur ?

— Le voleur, parbleu !... Le voleur !...

Mais le commissaire s'avavançait, solennel, le chapeau à la main.

— Oni, madame !... dit-il, en s'inclinant très bas... On l'a pris !... Heureusement !... pour le bon renom de la ville !...

La dame, de plus en plus étonnée, répéta :

— On a pris, qui ?

— Le voleur !...

— Quel voleur ?

— Le voleur qui a volé votre sac... Son affaire est certaine !...

— Oni, oui ! scanda la foule.

— C'est un mendiant... un homme en loques !

— Oui !... oui !...

— Il sera salé, je vous en réponds !...

— Bravo !... bravo !...

Et la dame vit alors le petit sac dans sa voiture, et le mendiant à la face décharnée, sur l'épaule de qui s'accrochait une main brutale d'agent de police.

— A la prison !... commanda le commissaire.

— Oui !... oui !... à la prison !... Tapez dessus !...

— Arrachez-lui les cheveux !...

— La peau !...

— Cassez-lui la gueule !...

La dame avait tout compris... Elle dit :

— Pardon, monsieur le commissaire... Cela n'est pas grave... cela n'est rien... Puisque j'ai mon sac, je n'exige pas que vous emmeniez ce pauvre homme en prison !...

La foule commença de murmurer... Des oh ! oh !... des ah ! ah !... se firent entendre, çà et là...

— Impossible autrement, madame... expliqua le commissaire... Il faut un exemple... pour le bon renom de la ville...

— Il ne s'agit pas du bon renom de la ville, monsieur... Je ne suis pas lésée. Je ne porte aucune plainte... Je vous demande de relâcher cet homme.

Le commissaire s'obstina :

— La loi !... madame... la ville... le respect... mon devoir... comme magistrat... comme habitant...

— Relâchez cet homme !...

Les grondements s'accrochèrent parmi la foule. Des regards étonnés d'abord... puis des regards furieux... puis des regards pleins de haine se dirigèrent vers elle... Elle ne les vit pas... Quelques paroles malsonnantes... injurieuses, éclatèrent... Elle ne les entendit pas... Impatentée, elle ordonna, d'une voix impérieuse :

— Je veux que vous relâchiez cet homme... Je le veux... Est-ce clair, cette fois ?

Ce fut une explosion dans la foule... La colère, l'indignation qui s'étaient portées sur le mendiant, se reportèrent sur la dame.. Des outrages orduriers se précisèrent... des menaces ignobles se dessinèrent... Durant quelques secondes, elle eut à subir quelque chose de hideux, comme le viol de toute sa personne par cette foule frénetique... Un gamin, la bouche tordue d'insultes, se précipita à la bride des chevaux.

— Gueuse !

— Geurgandine !

— Enlevez-la !

— Mort aux Juifs !..

— Vous êtes des sauvages !.. s'écria la dame.

Puis, elle resta, impassible, sous les huées, attendant que le mendiant fût délivré..

Celui-ci avait la face en sang... tout un côté de la barbe arrachée... la tête nue, son chapeau, son misérable chapeau ayant roulé dans la rue... Il s'éloigna... tout tremblant sur ses jambes...

Alors, seulement, la dame, toute frémissante, remonta dans sa voiture, poursuivie par les huées de cette foule aux griffes et aux crocs de qui les petits doigts d'une femme venaient d'arracher un peu de chair humaine.

OCTAVE MIRBEAU.

## Les Cruautés de la Loi

“ A l'aide ! lecteur ! ”

En attendant d'être plus humaine, la justice va peut être devenir plus intelligible. De hardis novateurs proposent une loi d'après laquelle la justice en France serait rendue en langue française !

Car en 1901, les actes de toutes tailles et de tous procès sont donnés dans le parler du trei-

zième siècle — pas celui des poètes, mais celui des rues.

Les archaïsmes, les barbarismes, les insolences, les longueurs, les ridicules, les mots les plus désuets parmi les plus laids, les vieilleries sans art et sans style, telle est la boutique de bric-à-brac dans laquelle tombe le malheureux plaideur en lecture de papier timbré.

Elles sont sans grâces les draperies de dame Justice déployées sur l'azur du timbre et rattachées par les embrasses rouillées des *attendu que...*

Mais certains assurent qu'il est impossible de dépouiller les arrêts de leur costume archaïque, comme il serait criminel d'ôter aux juges leur robe que souligne le faux-col par en haut, le pantalon à carreaux par en bas. Cela ôté, il ne resterait plus rien, disent les calomniateurs : privées de leur *forme*, les décisions seraient-elles ce que devient la gravure héraldique du sceau de cire quand on le chauffe ? une bouillie rouge ou noire.

Au contraire, la réforme du style de justice n'est qu'une préface : le reste suivra.

L'Empereur Alexandre de Russie, celui qui voulait l'alliance, disait à un Français :

— J'aime votre pays républicain et révolutionnaire parce que, au fond des exoès de vos compatriotes, il y a une généreuse inspiration. Les Français cherchent une justice plus juste. Même quand ils se trompent, leur erreur garde une haute stature.

Ce besoin d'une justice plus juste se manifeste aujourd'hui par le respect donné au président de Château Thierry et par des pétitions posées sur le bureau des Chambres, comme des vases sur le bord d'une fenêtre. Les tiges attendent un rayon de soleil pour donner leur fleur. Les pétitions attendent un vote favorable, pour s'épanouir en une justice pénale à physionomie douce et paternelle.

Ce qui étonne, c'est que l'effort populaire tend uniquement à la réforme de la justice pénale. Faudrait-il être voleur ou assassin pour intéresser les faiseurs de lois, comme il faut avoir feutre de brigand pour plaire aux femmes de Calabre ? Point ne sais. Mais le fait demeure : l'hygiène

du condamné préoccupe plus que de l'accusé ; celle de l'accusé passe avant celle du pauvre honnête ; la prison de Fresnes est plus confortable que le Dépôt ; le Dépôt est un palais pour celui qui y pénètre au sortir de son galetas d'ouvrier !

La justice civile a des lézardes qui fendent la voûte dont il est convenu d'admirer la hardiesse, faite avec les lourdes pierres de taille du droit romain et cimentée des coutumes locales.

Le délabrement de la justice criminelle n'intéresse que les accusés. La ruine de la justice civile intéresse tout le monde et chacun à intérêt à méditer ce mot d'un juge jugeant :

— Le Code civil contient la justification de tous les crimes.

Ceux qui passent sur les bancs de la Cour d'assises ou de la police correctionnelle ne sont-ils pas souvent d'anciens honnêtes chassés, un jour de misère, du foyer par la saisie du mobilier ? Ne sont-ils pas des enfants expulsés de la ferme natale par la cruelle loi qui commande la vente du bien de l'orphelin ? Ceux que le gendarme arrête n'ont-ils pas été par eux ou par leurs parents les victimes de cet autre gendarme civil qui se nomme l'huissier et qui, pour la dette d'une maladie ou d'un chômage, fait de l'ouvrier un vagabond sans domicile.

Quand on aura réformé la littérature judiciaire, on pensera sans doute aux choses qui sont la substance même de la justice :

C'est la saisie contre les humbles, l'immobilière, celle qui prend le morceau de terre où les enfants ont grandi, où le père a versé sa sueur avec sa vie, pour nourrir la famille ; celle qui jette sur la place du marché le fauteuil de la mère-grand, et l'écuelle du petit, celle qui disperse les objets familiers et sans valeur parmi lesquels traînent des poussières de joie et de tendresse, celle qui arrête la pendule dont le timbre a sonné les minutes d'amour et les heures d'angoisse. Il faudra dire que deux fois sur cent la saisie profite au créancier poursuivant ; dans les autres cas, son prix est absorbé par les frais !

\*\*\*

C'est la cherté de la justice, avec tous les ter-

mites qui s'installent sur le chou et en rongent les feuilles. Car, aujourd'hui, l'homme à qui l'on intente un injuste procès doit se laisser condamner, s'il n'a pas mille francs pour se défendre. L'assistance judiciaire ! direz vous. C'est un mythe, une illusion, une piperie. Il faut n'avoir ni gîte, ni moyen d'existence pour obtenir l'assistance ; ils sont rares les hommes de chicane qui s'amuse à intenter des procès à l'être absolument insolvable.

Les tarifs sent déjà d'un taux énorme ; et, dans les grandes villes, qui se conforme à ces tarifs, parmi les avoués, les huissiers, les notaires ?

\*\*\*

Si la justice civile est chère, elle est lente ; combien de procès rayés du rôle parce que l'une des parties a prie le chomin du pays où fleurit la justice idéale.

La procédure même est dégradante, avilissante pour celui qui en est victime ; le commerçant qui reçoit du papier timbré a tout crédit perdu. Je sais bien qu'on a inventé les enveloppes closes pour les huissiers. Mais au dos de l'enveloppe s'étale le cachet énorme, accusateur, révélateur, et le concierge comme le voisin inventorient le contenu de l'enveloppe qu'ils ne peuvent plus lire en famille. D'ailleurs, l'huissier doit inscrire, en remettant la pièce, la qualité de la personne à qui il la remet : cela se fait dans la loge même du concierge, s'il y en a un ; devant le domestique, si le maître est absent ; sous les yeux du commis, si le négociant est occupé. Quant au secret, il est bien gardé par les clerks assermentés ou non !

\* \*

C'est le système des *référés*, pratiqué surtout à Paris, où le juge le plus honnête du monde n'a pas le temps de savoir ce qu'il juge et rend *deux cents arrêts* entre midi et cinq heures. Il finit par se faire suppléer par l'huissier de service qui chargé du *constat* (une véritable enquête), rend en réalité la justice. L'huissier jugeant ! c'est la suprême invention des temps modernes.

Cette justice sommaire du référé est très pa-

risienne. Elle a moins de succès en province ; ce qui prouve que dans la France unifiée, il y a autant de justices qu'il y a de tribunaux,

\*  
\* \*  
\*

C'est la condition civile de l'enfant et aussi de la femme. En France, la femme mariée, éternelle mineure, ne peut ni gérer son bien, ni en disposer. Mais la loi a des fissures par où suit ce même bien emporté par le mari. La situation civile de la femme mariée reste d'autant plus ridicule que la vieille fille n'a aucun tuteur ; le célibat donnerait-il des facultés ?

\* \* \*

C'est la loi des Sociétés qui force l'honnête homme à constituer une Société belge ou allemande, tandis que le filou peut organiser une Société régulière en France s'il avance de l'argent pendant vingt-quatre heures.

C'est la loi enfin contre laquelle se heurte la droiture réelle du juge. Ce sont les chiffres des lois romaines et des Coutumes provinciales assemblées et cousues ensemble comme un sac dans lequel on étouffe l'enfant qui ne demande qu'à vivre.

C'est l'appareil judiciaire tournant à vide dans la même spirale comme le villebrequin dans la planche quand-elle est percée.

C'est cela, c'est autre chose et c'est tout, qu'il est intéressant de noter et de signaler. Si chaque lecteur qui a été victime de l'injustice civile veut signaler son cas ; si chacun raconte à cette place comment il a été molesté, diffamé par les agents de la justice, par ceux qui la rendent, par ceux qui l'exécutent ; si chacun en un mot devient le collaborateur d'une série d'articles sur les cruautés de la loi, l'œuvre sera bonne.

JEAN DE BONNETON.

ALLEZ-Y.

La pneumonie, suivie de la consommation, peut résulter d'un tout petit rhume négligé. Tuez le rhume avec le BAUME RHUMAL pour éviter les suites.

131

## DANS SA RACINE.

Contre la prostration nerveuse, les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD constitue un remède infailible. Elles rafraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

7

## ETONNANT.

La toux est coupée nette par une dose de BAUME RHUMAL.

132

Faites abonner vos amis au REVEIL

## Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS  
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS  
ET IMPRIMEURS.

1755 et 1757 Rue Notre Dame,

...Montreal.

Le maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment  
Complet de Papeterie.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Mann & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux États-Unis.



## POUR VOUS, MESDAMES !

o secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne est de soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

# LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,  
des Taches de Rousseur,  
des Comédons et  
de toutes les décolorations  
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

## Un Sauveur !

C'est la

## Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA